

Leçon 82 : Introduction au Nouveau Testament

3è partie : Le cadre historique

Prêché mercredi le 23 juillet 2014
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples

(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format Word, PDF, et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Survol des 66 livres de la Bible (T-2)

Leçon 82 : Introduction au Nouveau Testament 3è partie : Le cadre
historique

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

www.pourlagloiredechrist.com

Par : Marcel Longchamps

INTRODUCTION

Dans la 1ère partie de cette introduction au Nouveau Testament, nous avons vu que plusieurs choses étaient nécessaires avant d'entreprendre l'étude de chacun des 27 livres du Nouveau Testament : nous devons nous rappeler tout ce qui avait été prophétisé dans l'Ancien Testament sur la 1ère venue de Christ, nous devons aussi comprendre ce qui s'était passé historiquement pour les juifs durant la période de 400 ans après Malachie et l'arrivée de Christ, et nous devons également connaître le cadre historique du Nouveau Testament (quelle était la situation d'Israël lors de la parution du Messie). Les trois leçons nécessaires étaient les suivantes :

- 1) L'espérance messianique (de l'Ancien Testament).
- 2) La période intertestamentaire (les 400 ans de silence).
- 3) Le cadre historique du Nouveau Testament (la situation des juifs lors de la 1ère venue de Christ).

Au temps du roi Hérode « parut un édit de César Auguste, donnant un recensement de toute la terre ». C'est ainsi que par le moyen inconscient d'un empereur romain, il advint que Jésus-Christ naquit à Bethléem. « Quand les temps furent accomplis », écrit Paul, « Dieu envoya Son Fils ». Depuis les temps apostoliques, les chrétiens ont cru fermement que l'histoire du monde, conséquence apparente des actes de l'homme, n'en fut pas moins dirigée par la providence de Dieu pour préparer l'évangile. L'Empire Romain, il est vrai, fut longtemps hostile au christianisme et persécuta l'Église pendant des siècles, mais à bien des égards, la situation historique au début de l'ère chrétienne était nettement propice à la diffusion d'une foi universelle. À point nommé, le Christ apporta l'Évangile et trouva des disciples dans toutes les nations.

A) La puissance Romaine

Ce qui caractérisait alors la situation mondiale, c'était l'unification politique, sociale et culturelle du monde méditerranéen sous la domination de Rome. Après de longs siècles de guerres presque continuelles et de conflits sociaux, les pays qui entourent la Méditerranée étaient enfin soumis à un ordre politique fort et stable leur assurant la paix et la prospérité pendant deux siècles. Ce résultat très remarquable, et généralement heureux, était dû, au moins en partie, aux succès remportés par un impérialisme rapace.

On a dit que les nations étaient alors parvenues à l'« équilibre des forces ». Ce n'est pas ce que pensait Virgile, ou Paul. Virgile estimait qu'Auguste avait accompli la mission providentielle de Rome, trouvé la solution parfaite et définitive du problème politique de l'humanité, et même inauguré l'âge d'or. Paul était sûr, en tout cas, que les « autorités ont été instituées par Dieu ». Elles étaient à ses yeux les ministres de Dieu pour le bien et pour la lutte contre le mal. Sauf l'aristocratie sénatoriale romaine, qui perdait la possibilité de piller les provinces à son profit, chacun accueillit avec joie l'avènement du nouveau régime. Si nous considérons avec détachement cette période, avec notre douloureuse expérience d'un monde désuni, il nous faut louer l'Empire de Rome d'avoir donné au monde de son temps la sécurité civilisatrice et d'avoir rendu pratiquement possible une religion universelle.

La stabilité du gouvernement facilita l'établissement de moyens de

communication sûrs et faciles ; les voies terrestres comme les routes maritimes, bien organisées et surveillées, ne transportaient pas seulement des armées et des fonctionnaires, mais aussi marchands avec leurs denrées, des touristes et des prédicateurs itinérants qui répandaient leurs idées. Il n'y avait aucune restriction aux déplacements d'un bout de l'empire à l'autre. Les très grandes villes avaient une population très mélangée, et les plus petites perdaient leur orgueil en faisant partie d'un tout plus grand. Le patriotisme local de la période classique ne disparut pas complètement, mais la tendance devenait maintenant individualiste et cosmopolite.

Contrairement à Alexandre le Grand, les empereurs romains ne cherchèrent pas directement à promouvoir l'unité de la race humaine, mais leur régime y aboutissait indirectement. Leur politique était de maintenir les privilèges des citoyens romains, c'est-à-dire de tous les peuples d'Italie. Très progressivement, la citoyenneté fut étendue aux provinciaux. Lorsqu'en 211, elle fut accordée à tout l'empire, elle ne fut plus un privilège, mais une marque de soumission. Malgré tout, l'idée stoïcienne de fraternité humaine occupait activement l'esprit des gens qui pensaient. Paul n'introduisit pas cette idée dans le monde, mais il est certain qu'il lui donna une force nouvelle en la prêchant : en Christ « il n'y a ni Juif ni Grec... ni Barbare ni Scythe, ni esclave ni libre » (Colossiens 3 : 11).

Le gouvernement impérial romain établi par Auguste a été considéré comme « fasciste modéré ». C'était certainement un régime conservateur. Il prenait ombrage de toutes les nouveautés considérées inévitablement comme dangereuses. Il était rigoureusement opposé à tout nouveau mouvement qui aurait menacé de renverser l'ordre établi (ce n'est naturellement pas ainsi que Paul aurait décrit sa mission !). Ce régime se méfiait de toutes les sociétés secrètes et les interdisait, comme d'éventuels foyers de trahison. Le rôle d'un gouverneur était de maintenir à tout prix la paix dans sa province. Ses pouvoirs, limités en ce qui concernait les citoyens romains, étaient illimités pour les autres, mais les provinciaux étaient protégés contre une tyrannie brutale par le fait que le gouverneur était surveillé par l'empereur. En réalité, Rome laissait à ses sujets une grande liberté. Les villes jouissaient d'une très large autonomie, élisaient elles-mêmes leurs magistrats et, si elles maintenaient la paix, n'avaient rien à craindre du proconsul. En dehors du paiement du tribut; elles conservaient leurs anciennes lois et coutumes. Les individus, eux aussi, avaient liberté de mouvement et de pensée. Dans ses

voyages missionnaires à travers l'empire, Paul rencontra la plupart des formes de gouvernement local : magistrats municipaux, procureurs impériaux, proconsuls sénatoriaux. Il fut mis en prison et fut une fois battu illégalement. Mais avant de se trouver devant le tribunal de César, il avait trouvé les autorités généralement favorables ; elles l'avaient souvent protégé dans son ministère.

L'Empire Romain coïncidait avec la civilisation occidentale.

Tous ses peuples n'étaient pas au même niveau culturel, naturellement, mais les gens instruits, partout, avaient été nourris de la même littérature, étaient au courant des mêmes idées et vivaient sensiblement de la même manière. A l'opposé du monde non-chrétien actuel (où les Indes, la Chine et l'Afrique offrent au ministère chrétien des problèmes totalement différents), l'Empire Romain ne constituait qu'un seul type de champ de mission. Ceci explique, en partie du moins, pourquoi Paul n'a pas limité son activité à telle ou telle région. Sa mission l'envoyait dans l'Empire, c'est-à-dire dans l'ensemble du monde occidental.

L'efficacité de son œuvre prouve que sa conception était juste. Tout différemment nous frappe aujourd'hui la parole « le champ, c'est le monde ». En outre, et c'était un immense avantage, dans l'Empire, Paul ne rencontrait aucune barrière linguistique. Le grec était depuis longtemps la *lingua franca* du monde méditerranéen, c'était langue commune à toutes les provinces de l'est, et le langage des villes de Sicile et de l'Italie méridionale, la vieille *Magna Graecia*, que de Massilia, en Gaule. C'était la langue maternelle d'une grande partie de la population de Rome et la seconde langue de population cultivée. Plutarque, quand il se rendit à Rome (vers 90 AD), n'eut pas besoin d'apprendre le latin pour ses conférences ou ses rapports sociaux. Paul écrivit en grec aux Romains, est c'est en grec que Marc Aurèle méditait. Il pouvait même sembler, en fait, que le grec deviendrait la langue de l'Empire, qui devait à la Grèce presque toute sa culture intellectuelle. Le grec fut en tout cas le langage de la chrétienté pendant deux siècles.

B) La situation religieuse

Il n'y avait cependant aucune unité religieuse dans le gréco-romain et le pouvoir impérial ne songeait pas à en imposer une. Bien au contraire, non

seulement il tolérait, mais même il encourageait les différentes religions, car tous les hommes devaient honorer leurs dieux ancestraux. Les quelques exceptions à cette règle de tolérance, avant la venue du christianisme, se justifiaient par la nécessité d'interdire les rites monstrueux tels que les sacrifices humains. Les religions de l'Empire peuvent être divisées en trois catégories : les religions politiques, les religions à mystères et, pourrait-on dire, les religions philosophiques.

1. Les religions politiques.

Certaines communautés politiques avaient créé de véritables religions, dont celle de Rome peut être le type. Elle avait été instituée, à l'origine de la ville, par Romulus et Numa, afin de maintenir la cité en paix avec les dieux, dont on voulait s'assurer les faveurs. Les cérémonies avaient lieu sous le contrôle du **Pontifex Maximus**, des prêtres et des augures. Ces magistrats n'étaient pas nécessairement des croyants ou des théologiens, mais en général ils prenaient les rites antiques très au sérieux, comme une part importante de leurs devoirs civiques. En fait, toute la vie romaine publique et privée, était imprégnée des formes de la religion. Cicéron, professant la doctrine sceptique, n'en avait pas moins la charge d'augure et se conformait volontiers, en public, aux règles des pontifes. Il prétendait même que les Romains étaient les plus religieux des hommes, parce qu'ils donnaient aux dieux ce qui leur était dû.

On a dit souvent que la religion d'État, à Rome, avait cessé d'être une foi dès la fin de la période républicaine. C'était peut-être vrai pour la classe dirigeante. A nos yeux, elle a certainement plus l'air d'un appareil politique que d'une religion. Mais Auguste pensa qu'il valait la peine de travailler à son renouvellement. Il prit même la charge de **Souverain Pontife**, que ses successeurs conservèrent jusqu'en 382, quand elle fut abolie par Gratien, empereur chrétien. Cette religion était toujours vivante dans le peuple, comme le prouve le pouvoir qu'avait sur les Éphésiens le cri de « Grande est la Diane des Éphésiens ». Toute calamité publique pouvait provoquer l'explosion du fanatisme religieux.

Une autre forme de religion politique était l'adoration des rois, qui pénétra dans le monde grec avec Alexandre le Grand. Cette forme apparaîtrait dans des

titres tels qu'*Euergétès* (bienfaiteur), et *Soter* (Sauveur), donnés à ses successeurs. Dans sa forme la plus pure, elle exprime la gratitude du peuple pour les bienfaits de la loi et de l'ordre, assurés par le pouvoir politique. Mais elle n'est souvent aussi que l'expression de la flatterie, comme lorsque les Tyriens acclament Hérode Agrippa, dans Actes 12 : 22. Il y a au moins un rappel de cette forme de religion dans le nom d'Auguste, certainement adoré comme un dieu, avec des temples et une prêtrise spéciale, dans les villes d'Asie Mineure. A Rome et dans l'occident latin, ce culte ne s'implanta pas ; toutefois, les empereurs successifs furent régulièrement déifiés après leur mort. L'adoration des empereurs était considérée plus comme un geste de loyauté que comme une religion, et c'est pour cela qu'elle constitua la plus sérieuse difficulté pour les chrétiens. Ils ne pouvaient, même pour la forme, reconnaître la divinité de l'empereur et, par conséquent, semblaient déloyaux aux yeux de ceux qui n'y attachaient pas de signification religieuse.

2. Les religions à mystères.

Les religions à mystères du monde hellénique se rapprochent davantage de ce que nous considérons comme une religion. Quels qu'aient été leur origine et leurs caractères particuliers, elles avaient beaucoup de traits communs. Elles étaient des religions personnelles et volontaires, auxquelles des individus se consacraient après avoir subi une initiation selon des rites particuliers. Elles étaient des religions universelles car elles s'adressaient à tout homme sans considération de race, de citoyenneté ou de condition sociale. Les bienfaits qu'elles apportaient étaient plus spirituels que matériels. Elles promettaient à leurs adeptes la régénération, la libération de la roue de l'existence et de la prison corporelle de l'âme, et l'immortalité par une union avec Dieu. Elles étaient fondées sur le mythe d'une divinité souffrante mais finalement triomphante ; à ces souffrances et à cette victoire, l'initié prenait part grâce aux symboles de rites païens. De telles religions faisaient appel au cœur et aux sentiments (ce qui manquait totalement aux religions politiques et ce qui explique leur grande popularité). Mais elles faisaient également appel au cerveau puisque, selon toute évidence, certains philosophes en tirèrent grand profit. Il est inutile d'entrer dans le détail des différents mystères, il suffira d'en mentionner deux. L'ancienne religion égyptienne d'Isis, la Déesse Mère, dont le fils Osiris était perdu et retrouvé,

se répandit dans monde grec pendant la période hellénique et l'on dit que le philosophe Plutarque était l'un de ses adeptes. En 43 AD, après une longue lutte contre des préjugés romains, solidement ancrés, fut reconnue à Rome même et devint populaire parmi les femmes et la masse des étrangers. Le Mithraïsme, originaire de Perse, mit un peu plus longtemps à s'implanter en occident. Mithras, le soleil vaincu était le sauveur des hommes vainqueur de la puissance des ténèbres. Les femmes n'étaient admises à son culte, qui représentait la difficile bataille du bien contre le mal. Il devint la religion des soldats, et on retrouve ses traces tout le long de la zone militaire des frontières de l'empire. Justin Martyr, au 2^e siècle de notre ère, connaissait cette religion et la considérait comme une déformation diabolique de la vérité. Au 3^e siècle, elle promettait de devenir la religion des empereurs-soldats et de l'État.

Toutes ces religions n'étaient aucunement rivales et, normalement, ne s'attaquaient pas l'une à l'autre ; elles vivaient en bonne harmonie, côte à côte. Malgré toutes leurs différences, elles n'étaient, du point de vue chrétien, que du paganisme. Elles avaient d'ailleurs tendance à s'emprunter des idées et des rites et à se confondre peu à peu. Cette évolution, connue sous le nom de syncrétisme, existait déjà avant l'avènement du christianisme, mais elle trouva son achèvement dans la religion de Julien l'Apostat, au milieu du 4^e siècle. Il espérait trouver dans cet amalgame de religions un contre-poids capable de combattre l'Église victorieuse.

3. Les religions philosophiques.

La philosophie avait eu une longue histoire, depuis la période classique de Platon et d'Aristote. Moins créatrice que les mystères, elle exerçait une influence plus étendue. Les écoles de Platon et d'Aristote subsistaient toujours, mais les stoïciens et les épicuriens, avec leurs conceptions rivales de la vie heureuse, avait attiré l'attention populaire. Pour lutter contre leurs dogmes de facilité, les successeurs de Platon abandonnèrent le mysticisme de leur maître et se contentèrent de critiquer les nouvelles écoles. Ils professaient un scepticisme absolu. Jusqu'aux environs de 80AD, la philosophie était hostile à la religion, bien qu'en public des philosophes se conformassent au culte de l'État. Cicéron lui-même adhéra à l'école des Sceptiques, mais, dès ses années d'études, un changement s'opéra dans le

monde philosophique. Les Académiciens et les Stoïciens se lassèrent de leurs mots et la voie s'ouvrit à une renaissance du véritable platonisme. Une fois de plus, la philosophie se rapprocha de la religion et, tout en critiquant les vieilles mythologies des poètes, elle fut disposée à créer un système apologétique apportant une foi et des pratiques religieuses positives. Elle élaborait une théologie naturelle qui comprenait les doctrines du monothéisme, de la providence, de l'immortalité de l'âme et d'un jugement à venir. Elles prêchaient en outre une morale humanitaire. En fait, Sénèque était si proche du christianisme, dans beaucoup de ses enseignements moraux et théologiques, qu'il fut effectivement considéré par certains chrétiens un converti de Paul. Sans aucun doute, le platonisme fut pour beaucoup, la voie qui les conduisit à la foi chrétienne.

Il ne faut pas exagérer, naturellement, l'accueil fait par le monde gréco-romain à la doctrine chrétienne. Il fallut trois siècles d'évangélisation intensive et de témoignages héroïques pour surmonter l'orgueil et la propre-justice d'une civilisation si puissante et si prestigieuse. Mais son ordre extérieur, « *ses profondes aspirations spirituelles et sa recherche de la vérité* »

Romains 3 : 11-18 (La Bible nous affirme que nul ne cherche Dieu. La phrase « *ses profondes aspirations spirituelles et sa recherche de la vérité* » doit être comprise à la lumière des Saintes Écritures, c'est-à-dire un climat propice à parler des choses de l'au-delà)

11 Nul n'est intelligent, Nul ne cherche Dieu ;

12 (3-11) Tous sont égarés, tous sont pervertis ; (3-12) Il n'en est aucun qui fasse le bien, Pas même un seul ;

13 Leur gosier est un sépulcre ouvert ; Ils se servent de leurs langues pour tromper ; Ils ont sous leurs lèvres un venin d'aspic ;

14 Leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume ;

15 Ils ont les pieds légers pour répandre le sang ;

16 La destruction et le malheur sont sur leur route ;

17 Ils ne connaissent pas le chemin de la paix ;

18 La crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux.,

fournirent une bonne terre au Semeur quand il vint semer la parole de Dieu. Mais le Semeur devait venir d'un monde entièrement différent, car le salut vient des Juifs ».

C) Les Juifs et la Dispersion

Nous avons déjà vu, au chapitre précédent, que la Judée fut pour les Romains une province agitée. Le peuple n'acceptait pas de collaborer et la révolte était endémique. C'est pourquoi les Romains avaient confié le gouvernement à un roi sur lequel ils pouvaient compter, Hérode le Grand, qui régnait sur l'ancien empire du roi David.

A sa mort (4 A.D.), son royaume fut partagé entre ses fils. L'aîné, Archélaüs, reçut la Judée jusqu'à son bannissement en l'an 6. La Judée passa alors sous l'autorité directe de procureurs romains, dont Ponce Pilate est le plus connu. Hérode Antipas fut tétrarque de Galilée jusqu'en 39. En 41, un orage politique fut soulevé par l'empereur Caligula quand il ordonna que sa propre statue soit érigée dans le Temple pour être adorée.

Claude en revint alors à l'expédient d'un roi, et Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, régna de 41 à 44 avant d'achever sa mauvaise vie par une horrible mort (Actes 12). Après cela, il y eut encore des procureurs (cf. Félix et Festus dans les Actes), jusqu'à la désastreuse guerre aboutissant à la destruction du Temple, en l'an 70.

Les Hérodes et les procureurs n'intervenaient pas dans les pratiques religieuses des Juifs, et laissaient au Sanhédrin une grande autorité religieuse. Les Hérodes essayèrent même de se faire accepter comme des rois juifs authentiques. Ils trouvèrent un certain appui auprès des Sadducéens qui formaient la prêtrise héréditaire et, chose bizarre, se tinrent à l'écart des modes religieuses de leur époque. A l'autre extrémité, les Zélotes étaient violemment et fanatiquement opposés à la puissance romaine.

Entre les deux, la masse du peuple admirait et suivait les Pharisiens (évidemment pas dans tous les détails de leur rigorisme). Dans les synagogues, le peuple entendait la lecture et l'interprétation de la Loi et des Prophètes, et apprenait à honorer le Dieu de ses Pères, à obéir à Sa volonté et à croire en Ses promesses de salut par Son Messie.

Dès son enfance, Jésus fut habitué à se rendre à la synagogue le jour du sabbat, et c'est à la synagogue qu'il fit sa première déclaration sur l'accomplissement des Écritures en Sa personne. « Il est venu parmi les Siens, et les Siens ne l'ont pas reçu. » Ce fut en Galilée qu'il trouva Ses premiers disciples. Le sol avait été en partie préparé pour la semence.

L'espérance messianique avait préparé l'évangile du royaume de Dieu (Jean 1 : 45).

La Palestine était le pays d'origine de nombreux Juifs vivant en dehors de ses frontières. Nous savons par les Actes des Apôtres, et par bien d'autres sources, combien les Juifs étaient répandus dans tout le monde gréco-romain. Chaque grande ville avait une colonie juive. A Alexandrie et en Égypte, on dit qu'il y avait un million de juifs. Ils avaient un quartier à Rome. Leur exclusivisme et leur mépris de l'idolâtrie leur valaient la haine de leurs voisins, s'exprimant sporadiquement en émeutes antisémites.

Des gens instruits comme Tacite étaient prêts à croire et même à écrire les bêtises les plus invraisemblables sur leurs croyances et leurs pratiques religieuses. Malgré cela, le gouvernement impérial les reconnaissait légalement comme une communauté religieuse ayant le droit d'être protégée dans l'exercice de ses coutumes ancestrales. On accordait même aux synagogues locales un certain droit de juridiction pour des matières se rapportant à la loi mosaïque. Gallion, proconsul d'Achaïe, savait qu'il ne pouvait intervenir en ces matières (Actes 18 : 14). Les Juifs étaient spécialement exemptés des cultes civiques et de l'adoration des empereurs, et dispensés d'assister aux séances des tribunaux les jours de sabbat. Ils étaient donc un peuple à part, et, même dans la dispersion, étroitement uni par sa fidélité envers la loi. Ils gardaient avec Jérusalem un contact étroit, et espéraient visiter leur métropole au moins une fois dans leur vie.

Malgré son nationalisme exclusif, le judaïsme de la dispersion, en attendant l'avènement du christianisme, faisait une vigoureuse propagande (Matthieu 23 : 15). La conversion de citoyens romains était illégale, et nous savons que plusieurs hautes personnalités furent mises à mort pour avoir adhéré à « l'athéisme » juif. Mais cela ne touchait pas le petit peuple, et les synagogues, dans les pays de langue grecque, étaient visitées par une foule de sympathisants, des hommes et surtout des femmes qui, sans devenir des Juifs dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire sans passer par les rites imposés par la loi, étaient des « adorateurs de Dieu ».

D) Les Septante

Il faut donner la première place, comme instrument missionnaire, à la vieille traduction grecque de la Bible hébraïque faite à Alexandrie et connue sous le nom de Septante. Elle était lue et commentée dans les synagogues de la Dispersion. Ce n'était certes pas un livre destiné aux gens instruits, qui auraient été rebutés à la fois par son style et son contenu. Ce n'était ni de la littérature ni de la philosophie comme on les entendait généralement. Mais elle avait un pouvoir d'attraction qui lui venait de sa « barbarie » et de sa sagesse orientale. La grande antiquité du texte, et l'autorité qu'il exprimait et son insistance à prêcher la droiture et le jugement divin, entraient également en ligne de compte. « Qu'est-ce que Platon », demandait Numenius, sinon Moïse parlant le grec de l'Attique? »

E) Josèphe

Pour l'usage des gens instruits, Josèphe, un prêtre juif, favori des empereurs Flaviens, écrivit l'histoire de son peuple dans le style littéraire grec. Il décrivit leurs croyances et leurs coutumes en leur donnant une teinte grecque. Les rites de la loi furent expliqués symboliquement, les patriarches devinrent des sages, Moïse le fondateur d'un État idéal, et les groupes du judaïsme de son temps des écoles philosophiques. Sous cet angle, toute la sagesse des Grecs, leur monothéisme, leurs idées et leurs préceptes moraux semblaient avoir leur source dans les écrits de Moïse, qui vivait bien avant Homère.

F) Philon

C'est à Alexandrie, où les Juifs abondaient, que leur propagande fut la plus active et s'exprimait dans une très riche littérature apologétique. Le plus illustre champion du Judaïsme, Philon, vécut à peu près de 20 A.C. à l'an 40 de notre ère. Il appartenait à une famille juive, riche et influente et fut contemporain de Paul, mais ne fit aucune allusion au christianisme. Il était un Juif croyant, pratiquant et nationaliste, mais en même temps profondément influencé par la philosophie grecque. La plupart de ses écrits ont visiblement trait à l'Ancien Testament, mais sa méthode d'interprétation allégorique dénature le plus souvent le sens véritable des textes auxquels il se réfère. Dieu devient la perfection de l'abstrait, pourvu seulement

d'attributs négatifs. Philon ne peut le considérer comme directement lié au monde, en tant que Créateur ou Guide de l'histoire de l'homme. Il lui faut trouver des termes intermédiaires et il développe ainsi une ancienne conception grecque du Logos de Dieu, de la Parole ou Sagesse de Dieu, qu'il peut appeler Fils de Dieu sans songer à le personnaliser. Pour lui, le Logos n'est pas l'équivalent du Christ, mais plutôt un courant d'énergie qui impose à la matière sa forme, maintient le cours de l'univers, dirige l'histoire humaine et fait briller la lumière de la raison dans l'esprit humain. Néanmoins, les théologiens chrétiens, à commencer par l'apôtre Jean, se servent du même terme pour présenter Jésus-Christ au monde grec comme la Parole et la Sagesse de Dieu le Père. Les œuvres de Philon furent conservées l'Église parce qu'elles contenaient de précieux arguments apologétiques et dogmatiques.

L'évangile fut d'abord prêché dans la Palestine juive où au moins quelques disciples reconnurent en lui l'accomplissement des promesses de l'Ancien Testament. Il allait bientôt se répandre, à travers la société juive, dans le monde entier, être discuté, accepté ou rejeté dans chaque synagogue, et trouver ainsi l'accès du monde des Gentils. Les premières assemblées chrétiennes se composaient principalement de Juifs et de Gentils qui avaient adhéré au judaïsme. Ces gens-là trouvaient dans le christianisme toute la vérité qu'ils avaient cherchée dans la synagogue, sans les entraves des rites mosaïques. Parmi les Gentils, c'étaient surtout les humbles et les simples qui l'accueillaient, et les enseignements de la philosophie fournissaient aux prédicateurs et apologètes chrétiens un instrument propre à convaincre à salut les gens instruits.

Plus on examine la situation historique au début de notre ère, dans le monde juif comme dans celui des Gentils, plus on constate la vérité de la parole de Paul : « Quand les temps furent accomplis, Dieu envoya son Fils. »

APPLICATIONS

1) Admirez la grande sagesse de Dieu dans la préparation des circonstances religieuses, sociales, linguistiques, culturelles et économiques du monde pour accueillir la venue du Messie et la propagation de l'Évangile!

QUE LE SEIGNEUR SOIT BÉNI, LOUÉ ET ADORÉ À TOUT JAMAIS
A M E N !

